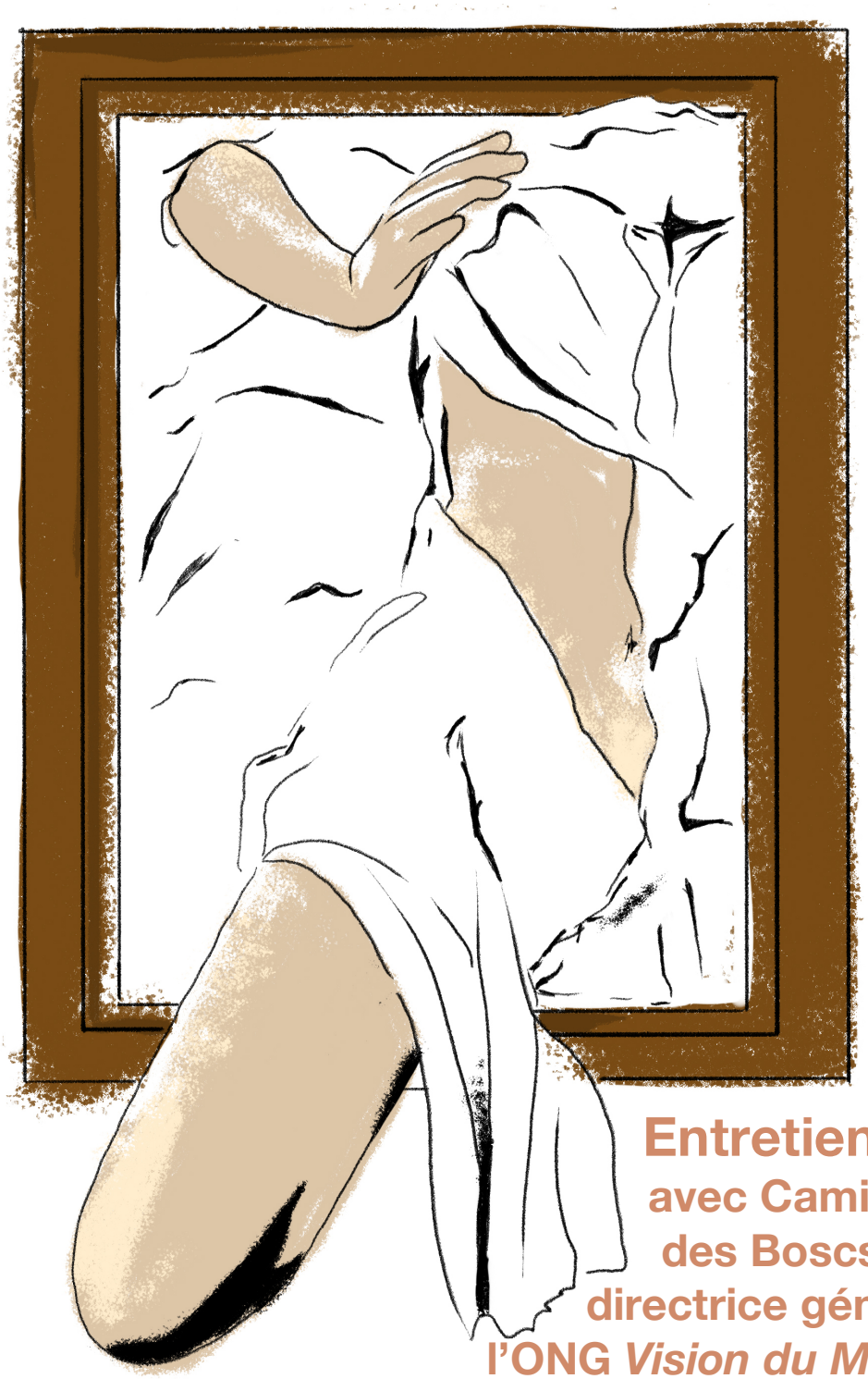
Février 2021 – Numéro 14

La Fugue

Les Frontières

« L'expression a des frontières, la pensée n'en a pas » Victor Hugo



Entretien exclusif avec Camille Romain des Boscs, directrice générale de l'ONG *Vision du Monde*

SOMMAIRE

4 **HISTOIRE**
« ***Le nationalisme c'est la guerre*** » **(F. Mitterrand)**

8 **LITTÉRATURE**
Michaux l'explorateur

12 **HISTOIRE DE L'ART**
Architectures sans borne

17 **PHILOSOPHIE**
Les frontières d'aujourd'hui

20 **ACTUALITÉ**
L'éternel retour frontiériste

23 **ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC CAMILLE ROMAIN DES BOSCS**
Pour une ouverture des « cœurs et des esprits »

27 **NOS COUPS DE CŒUR …**
La Passe-Miroir
Irrational Man
Guerilla

RÉDACTION

Histoire

Hervé de Valous
Cofondateur
Rédacteur

Philosophie

Alban Smith
Cofondateur
Rédacteur

Actualité-Économie

Arthus Bonaguil
Rédacteur

Littérature

Ombeline Chabridon
Rédactrice

Histoire de l'Art

Olivia Jan
Rédactrice

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge
Rédacteur

Aliénor Brochot
Secrétaire de rédaction

Pauline Doutrebente
Responsable communication

Ont également collaboré à ce numéro : **Marguerite de la Tour**, **Charlotte Chomard**, **Apolline Debras**, **JB d'Arvieu, Ysende Debras** et **Inès de Sevelinges**.

« *Le nationalisme c'est la guerre* » (F. Mitterrand)

Par Hervé de Valous

Vaste et éternel débat que sont les frontières. Elles sont devenues un sujet de crispations entre une gauche no border *tombée dans un déni géopolitique inquiétant et une droite nationaliste cramponnée à un pré-carré fantasmé. La vérité réside peut-être ailleurs.*

---

14 496 km2, c'est la superficie de l'Alsace-Moselle. La République française a estimé qu'un territoire de cette taille valait bien la vie de près d'un million et demi de Français, tous tombés entre 1914 et 1918. Il fallait bien que la France recouvre ses frontières naturelles, un morceau d'âme française sans laquelle la France ne serait plus vraiment la France. Une région où prédominent pourtant les mœurs allemandes et qui fut intégrée à notre pays presque simultanément à la Martinique et à la Guadeloupe. De quoi rester songeur. Le poison du nationalisme avait fait effet depuis la Révolution française où nous avions appris que « *la République est une et indivisible* ». Le couple infernal - un peuple, une nation - était né en annexant les régions dites ''naturellement françaises'' : le Comtat Venaissin, les Pays-Bas autrichiens (actuelle Belgique) et des principautés rhénanes. Ainsi, depuis 200 ans, de capacité souveraine, les frontières sont devenues un mythe national.

La frontière souveraine

Loin des excès nationalistes, l'Ancien Régime manifeste une conception plus apaisée de la frontière. Avant 1789, en temps de paix, la frontière est un marqueur de souveraineté et une réalité fiscale. En temps de guerre, elle est un lieu

La tâche noire, Albert Bettannier (1851-1932), 1887, *© Wikipédia*

d'affrontements et d'enjeux militaires. Nous serions sans doute heurtés de constater que les territoires du royaume subissaient les influences les plus diverses, voire qu'ils étaient utilisés comme monnaie diplomatique. Ainsi Philippe III cède-t-il le Comtat Venaissin à la papauté en 1274 pour sceller l'amitié entre le trône de France et celui de saint Pierre, créant ainsi une incise étrangère en plein cœur du royaume : une aberration nationaliste mais un coup de maître diplomatique puisque cela permet à la France de contrôler la papauté durant près d'un siècle. Le rapport des cours européennes à la frontière a quelque chose d'extraordinaire tant elle paraît être un non sens avec nos schémas nationalisants de la Patrie. Nous avons tous en mémoire l'épisode où saint Louis rétrocède l'Aquitaine à Henri III d'Angleterre. En retour, ce grand roi, en tant que duc d'Aquitaine, s'agenouille devant son rival et prête l'hommage du vassal à son suzerain. De même, les rois de France récupèrent, siècle après siècle, des territoires de l'Est. Les nouvelles frontières ainsi formées, loin de devenir une barrière entre les nouveaux Français et un ''autre'' fantasmé, sont des lieux d'interconnexions complexes. De nombreux nobles des États allemands continuent d'administrer des seigneuries en terres françaises. Une souveraineté française et une administration allemande : l'Union européenne avant l'heure !

Cette situation est si vraie que l'abolition des privilèges lors de la nuit du 4 août provoque des incidents diplomatiques en cascade puisque ces mêmes seigneurs allemands refusent de se soumettre à la législation française qu'on veut leur imposer. Leurs terres sont françaises, eux ne le sont pas.

Malgré tout, les populations massées autour des plus vieilles frontières du royaume ont une indéniable maturité patriotique. Les pillages et tout ce qui s'ensuit, provoqués par les différentes incursions des armées étrangères sur les marges de la France, ont provoqué un profond sentiment de rejet des puissances étrangères. Cela peut se vérifier à Bouvines en 1214 où les milices communales des villes du nord de la France se massent autour de l'oriflamme royale avec la farouche détermination de rester sous l'égide de Philippe Auguste. Du jamais vu dans une Europe qui fait reposer l'essentiel de l'effort de guerre sur l'ost féodal. C'est surtout lors des levées en masse de la Révolution que ce phénomène se confirme : si les patriotes sont nombreux dans le Nord et l'Est à s'enrôler dans les armées républicaines, ils le sont beaucoup moins dans l'Ouest. C'est d'ailleurs la levée en masse de 1793 qui met le feu aux poudres en Vendée, entraînant une guerre civile : les populations vendéennes préféreront mourir en Vendée pour défendre leurs libertés que mourir sous le drapeau tricolore pour défendre *La* Liberté. Il a fallu attendre plus d'un siècle pour voir ces populations monter au front avec une « *ferme résignation* » (Stéphane Audoin-Rouzeau) et se faire ensevelir dans la boue des tranchées.

Les populations vendéennes préféreront mourir en Vendée pour défendre leurs libertés que mourir sous le drapeau tricolore pour défendre *La* Liberté

Une nation, une loi, un peuple

« *Vive la nation* » est bien l'un des cris les plus fameux de la geste révolutionnaire. Pour la première fois, les Français prennent conscience qu'ils sont un peuple. Pendant mille ans d'histoire royale, les souverains avaient pourtant pris l'habitude de s'adresser à « *leurs peuples* », dans un pluriel qui manifestait que rien ne rassemblait le Breton et le Marseillais, si ce n'est la couronne de la famille de France. La monarchie mettait un point d'honneur à laisser en place les frontières intérieures du royaume. Il en résultait une superposition de langues, de privilèges provinciaux, de barrières douanières et de règles juridiques s'opposant à toute logique nationaliste. La souveraineté reposant uniquement et intégralement sur la personne du Roi, la France pouvait être plurielle sans que cela ne nuise à la force de l'État. Le millefeuille est tel que les provinces militaires, fiscales et ecclésiastiques ne correspondent jamais entre elles. Cette sensibilité du moindre particularisme, cette volonté de faire correspondre les frontières administratives au plus près des réalités historiques et traditionnelles de chaque peuple de France vont se heurter de plein fouet à l'esprit rationaliste des Lumières. Car les Jacobins sont peut-être cartésiens

mais il n'en sont pas moins créatifs : l'abbé Sieyes propose de découper la France en départements carrés de 100 km de côté avec des cantons de 10 km de côté ! Le projet n'est pas retenu et ce sont finalement 84 départements de taille sensiblement similaire - Égalité oblige - qui voient le jour. Une frénésie unificatrice secoue la France lors de la Révolution : les frontières intérieures sont les ennemies à abattre car elles s'opposent à l'idée même de peuple souverain. Comment un peuple pourrait-il être souverain s'il n'est pas unifié ? La Révolution associe dangereusement le concept de Nation à celui d'unicité du peuple. Ainsi le plurilinguisme est-il vu comme une atteinte aux projets de la Convention et comme le sceau de la Contre-Révolution, souligne l'historien Jean-Clément Martin dans *Contre-Révolution, Révolution et Nation en France*. Le projet nationaliste de la République française met plus d'un siècle à se réaliser. Les lois Ferry en 1881 et 1882 portent un coup fatal aux dernières frontières intérieures de l'ancienne France. Désormais « *les hussards noirs de la République* » sont envoyés dans chaque village de France pour unifier l'enseignement, la langue, la culture. L'écrivain Henri Vincenot témoigne des coups portés par les instituteurs sur les écoliers qui laissaient échapper un mot de ''bourguignon'' durant un cours. C'est cette même Troisième République qui impose en 1905, par la loi Berteaux, le service militaire national et universel (forme aboutie de la conscription), accomplissant les propos de Gambetta qui, en 1871, déclarait : « *Quand en France un citoyen est né, il est né soldat* ».

Un seul peuple et une seule nation pour un seul combat : les boucheries du XXème siècle peuvent commencer. ■

Sacre de Charles X, baron François Gérard (1770-1837), *© Wikipédia*

Michaux l'explorateur

Par Ombeline Chabridon

La littérature est un départ en voyage. Elle est examen du monde, découverte des autres, exploration des marges, inspection de soi. Les mots sont ces souliers ferrés qu'on enfile à l'aube d'une randonnée vers l'horizon des pages blanches de son cahier.

Henri Michaux est un poète franco-belge du début du XXème siècle (1899-1984). Chez lui, écrire, c'est traverser des frontières : frontières géographiques, mais frontières mentales aussi, et symboliques. Son voyage commence au-dehors, en pays lointain, et se poursuit naturellement dans l'espace plus mystérieux du *dedans*.

Le récit de voyage : à voir et à penser

Ces frontières sont d'abord géographiques : les premiers essais de Michaux sont des récits de voyage. Après *Ecuador* (1929), *Un barbare en Asie* (1933) : chacun d'eux se présente comme un carnet de bord, une feuille de route au long des pérégrinations de l'auteur en Amérique du Sud, en Chine ou au Japon. L'écriture, quoique poétique, est brute, concrète, un peu âpre : elle est celle des voyageurs, celle qui fige sur le papier la sensation de la découverte, l'impression volatile du *nouveau*. Elle vise à traduire par des mots le mystère du dehors et de l'altérité. Le récit de voyage est le genre hybride par excellence, à mi-chemin entre observation scientifique et interprétation lyrique. Il fait voyager, il donne à voir et à penser. Et si le journal de voyage présente un équivalent littéraire de réalités géographiques, loin d'être une simple description du réel, il représente la réalité au prisme de l'intériorité de l'écrivain. C'est l'écho d'une âme saisie par le spectacle du vent, de la montagne ou de l'océan. C'est le cri douloureux du voyageur poussé au bord

Henri Michaux est l'auteur de dessins hallucinés, *Untitled, 1963*
India ink on paper 322 x 417 mm Private collection © Archives Henri Michaux, VEGAP, Bilbao, 2018 Photo: Jean-Louis Losi

du vide, miroir de l'infini : *Mon vide est ouate et silence* (« Je suis né troué », *Ecuador*). C'est un parfum mystérieux et sacré, celui qu'on respire en lisant les explorateurs ; il donne au récit de voyage des airs de viatique. Ce qui frappe, chez Michaux, c'est de sentir que l'homme, étourdi par l'immensité de contrées lointaines, reste envahi de sa propre intériorité ; qu'un explorateur est l'homme le mieux porté à l'introspection ; que tout voyage finalement est une méditation.

Le poème en prose : aux confins du *dedans*

Michaux est aussi l'auteur de poèmes en prose. Avec son recueil *La nuit remue* (1935), il poursuit son exploration dans l'espace de son intériorité, en suivant ce renouveau de l'écriture poétique du XIXème siècle qui instaure l'exploration de soi comme d'un *autre*. Selon Bernard Noël, Michaux distingue deux *panoramas* : celui qui se trouve *autour de votre tête*, déjà trop exploré et convenu, et celui, essentiel, qui se trouve *dans votre tête.* Pour Michaux, c'est là qu'il faut pousser l'exploration, c'est là qu'il faut poursuivre une étrange quête de soi. Dans *La nuit remue*, l'intériorité du poète se présente d'abord tourmentée : le deuxième poème du recueil fait intervenir une figure oppressante que le poète nomme « Mon Roi ». Cette instance impérieuse (la Raison ?), Michaux la tourne en ridicule et tente violemment de l'écarter : *Dans ma nuit, j'assiège mon Roi, je me lève progressivement et je lui tords le*

cou. « Ma nuit », « mon roi » : autant de possessifs qui traduisent une intimité mystérieuse que le poète s'efforce de décrypter. En plus d'être l'expression d'une fondamentale discordance psychique, le poème est l'occasion pour Michaux de *se parcourir* : il arpente l'espace de son intériorité comme une *terra incognita*. Au début du poème intitulé « Le sportif au lit », le poète se représente en train de patiner, seul sur *une étendue silencieuse, bordée de terres dures et noires*. Ainsi, pour son introspection, Michaux refuse les outils traditionnels que sont, par exemple, la psychologie, la méditation ou la philosophie ; il préfère écrire des poèmes en forme d'*exorcismes*.

L'exorcisme, c'est plus qu'une *catharsis*, plus qu'une purification spirituelle : c'est une délivrance surnaturelle.

Franchir les conventions sociales

L'écriture ainsi entendue se justifie d'être l'exploration de l'envers du monde social, à rebours des conventions, dans cette mouvance surréaliste du début du XXème siècle. Dans la postface à « Mes Propriétés », Michaux l'indique clairement : *Ni thèmes, ni développements, ni construction, ni méthode. […] Jamais pour construire, simplement pour préserver.* Bien loin d'une rationalité apaisante, le surgissement de l'invraisemblable est une constante dans les poèmes d'Henri Michaux, et cela rend l'atmosphère inquiétante, toujours instable : le poème liminaire et éponyme du recueil *La nuit remue* fait apparaître un mort d'une armoire, un cri d'un édredon, une belette dans la chambre. Les valeurs traditionnelles, comme la santé ou le bonheur, sont renversées. La littérature n'est plus une institution qui œuvre au polissage des mœurs - la civilisation au sens actif, mais elle est un espace d'interrogation et de connaissance de

Tout voyage finalement est une méditation

Henri Michaux, © Galerie AB

l'interdit dans lequel l'homme s'affronte sans voile et se confronte à ses réalités les moins avouables, sa violence, son immoralité la plus fondamentale. La poésie est l'essai d'une connaissance nouvelle de soi en opposition au monde extérieur ; l'exploration individuelle passe par une déconstruction sociale, et cela se manifeste notamment dans le poème intitulé « Contre ! » :

Je vous assoirai des forteresses
écrasantes et superbes,
Des forteresses faites exclusivement de remous et de secousses,
Contre lesquelles votre ordre multimillénaire et votre géométrie
Tomberont en fadaises et galimatias et poussière de sable sans raison.

Un explorateur est l'homme le mieux porté à l'introspection

Bannir l'immobilité

Chez Michaux, on remarque un antagonisme foncier entre un *espace du dedans* trouble et mouvant, et un *dehors* hostile et oppressant qui voudrait interrompre ce mouvement vital. L'écriture chez Michaux est l'expression de ce *remuement* perpétuel, de cette instabilité fondamentale qu'il ne s'agit pas de fixer, mais bien d'encourager. L'intériorité du poète est un secret qu'à défaut de percer, il entend parcourir. Sa poésie est donc foncièrement intime, singulière et subjective, mais elle est aussi remarquablement universelle. Car elle exprime cet élan constant, cette marche incessante et générale vers l'absolu… Baudelaire, avant nous, déjà l'avait bien dit : *Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie*. ■

Architectures sans borne

Par Jeanne Jordan

A la frontière de l'imagination, se trouvent trois époques bien distinctes défiant toute création et technique architecturales : le Moyen Âge gothique, le léger XVIIIème et l'innovant XXIème siècle. La voûte d'ogive va-t-elle plus loin que le béton fibré ?

L'architecte, avant d'être expert en techniques structurelles, est un artiste. Or le génie créatif de tout artiste est souvent associé au caractère un peu fou de celui-ci. En effet, il faut parfois une dose de folie pour réaliser des œuvres fantastiques et grandioses tant par leurs techniques que par leur forme. « *Toute imagination est réalisable* » disait Hugo Vanbellingen. Jusqu'où ces maîtres d'œuvre ont-ils pu aller ? La création architecturale a-t-elle une limite ?

La course à la hauteur de l'architecture gothique

Comment ne pas parler de l'architecture gothique qui a sans cesse repoussé les frontières du possible avec ses chefs-d'œuvre de cathédrales qui ont fleuri surtout entre les XIIème et XVème siècle ?

A force d'expériences, l'architecture romane, limitée en hauteur par ses arcs en plein cintre et ses voûtes en berceaux, a laissé la place aux arcs brisés et aux voûtes ogivales de l'architecture gothique. Les cathédrales se sont alors élevées à des hauteurs inimaginables auparavant. La cathédrale de Laon, dont les voûtes s'élèvent à 26 mètres, fut premièrement dépassée par la cathédrale de Paris qui culmine à 33 mètres (sous voûte) : un véritable record pour la fin du XIIème siècle, considéré comme audacieux et novateur. Saint-Pierre de Rome, cathédrale du cœur de la chrétienté, n'était alors haute que de 30 mètres. Un nouveau record est ensuite établi à Notre-Dame de Chartres (36,5 m de haut), puis Reims (38 m), et enfin Beauvais, l'aboutissement de la hauteur gothique : 48 mètres, une hauteur

vertigineuse pour l'époque et le matériau utilisé, à savoir la belle et lourde pierre de taille. Malheureusement l'architecte avait été trop ambitieux ou pas assez précautionneux : en 1284, à peine soixante ans après l'inauguration de la cathédrale, les voûtes droites du chœur s'effondrèrent. Cette date marque le point d'orgue de la course à la hauteur.

Il fallait être d'une audace sans borne pour prétendre créer des murs de pierre qui fussent à la fois d'une hauteur et d'une légèreté étourdissantes. C'est donc la contrainte que représente la pierre de taille qui a freiné l'ambition des architectes : lourde, elle nécessite des supports verticaux ou des contrebutements, fonctions que remplissent les arcs-boutants.

Arrière de la cathédrale de Beauvais, ©antennainternational

Les folies XVIIIème

Au XVIIIème siècle, la folie architecturale désigne une petite maison édifiée dans un temps très court sous le coup d'un pari entre aristocrates ou bourgeois aisés. Bâtie de manière extravagante, elle témoigne du pouvoir et de la richesse du prince qui la commande pour ne l'habiter parfois que quelques jours. Un caprice, dirons-nous.

Le château de Bagatelle ou la « Folie d'Artois », édifié en 1777 par François-Joseph Bélanger était un pari entre le comte d'Artois et Marie-Antoinette, sa belle-sœur ; celui-ci devait construire un petit château en cent jours. Il fut réalisé en 64 jours seulement, avec l'aide de 900 ouvriers qui ont travaillé jour et nuit. Il fut un lieu de folles dépenses : il a coûté 1 200 000 livres.

Ces édifices à l'architecture extravagante et au caractère déraisonnable donnèrent de nombreux défis à l'architecte qui devait produire une œuvre plaisante et raffinée en un temps très court, une prouesse à une époque où les engins mécaniques n'existaient pas.

Renversement de l'architecture traditionnel – jeu sur les façades

Mais jusqu'où peut aller l'audace de l'architecte créateur ? Ce petit jeu d'architecte-artiste qui remet en question la maison traditionnelle semble commencer avec la création folle et scandaleuse, pour les années 1970, du Centre Pompidou. Qui aurait pu imaginer que la tuyauterie et les machineries que des siècles

La Maison Wonderworks à Orlando aux Etats-Unis, 1998, ©chaki

d'architecture avaient travaillé à cacher, se seraient trouvées montrées au grand jour en plein cœur de Paris ? Joli pied de nez de Piano et Rogers aux architectes classiques et à leurs encyclopédies qui prônaient l'ordre, la tradition, la hiérarchie et la sagesse.

Quelques années plus tard, l'architecte se demande pourquoi, après tout, le toit se trouve avoir toujours la fonction de couverture et le sol de fondation ; pourquoi ne pas faire l'inverse après tout ? Qui l'en empêcherait ? Et la maison devrait-elle toujours avoir une forme de maison ? Pourquoi ne pas lui donner la forme d'un piano, d'un panier ou d'un canard ? Cela aurait l'avantage de faire deviner plus rapidement au visiteur sa fonction ! Un procédé classique finalement : le bâtiment doit être le reflet de sa fonction. Une architecture de pouvoir doit être imposante et stricte, une architecture de plaisance doit être légère, alors une école de musique doit être un piano !

La Maison Piano à Huainan en Chine, 2007, @beau-insolite

Musée national du Qatar de Jean Nouvel, 2019, © NathalieTruche

L'architecture contemporaine et ses limites ?

Les réalisations architecturales ne semblent limitées que par le matériau et la technique. La pierre était contraignante par son poids. Ainsi le béton armé, innovation sans précédent, ouvrit-il à l'architecture de nouvelles perspectives : résistant à la pression ainsi qu'à la traction, il permet désormais de défier les lois de l'attraction. Une dalle de béton armé est capable d'être projetée en porte-à-faux (sans soutien vertical) sur de longues distances. Puis le béton fibré fit son apparition : l'or de l'architecture ; résistant à la flexion et à la ductilité, le béton peut se déformer sans se rompre. Un réel miracle lorsqu'il est utilisé dans un bâtiment.

Le musée national du Qatar de Jean Nouvel, terminé en 2019, réel défi technique, est réalisé en partie grâce à cette merveille de matériau, la rose des sables, cette roche typique du désert qatari à laquelle l'architecte a voulu faire ressembler le musée. « *La rose des sables est la première architecture auto-créée par la nature, par le vent, les embruns, le sable et les millénaires, elle est d'une complexité et d'une poésie surprenantes.* » Le défi était de réaliser ces immenses disques les uns sur les autres, avec des diamètres gigantesques : le plus grand mesure 87 mètres de diamètre. Sans le béton fibré et les logiciels performants, l'aventure était impensable.

Frank Gehry, autre grand nom de l'architecture contemporaine, fit montre

d'audace en 2014, en créant le bâtiment de la Fondation Louis Vuitton. Ce vaisseau posé sur un bassin est le fruit des prouesses technologiques contemporaines. L'utilisation de l'invention d'un verre courbé au millimètre près pour réaliser les douze voiles du bâtiment, ainsi que le béton fibré et un « *processus de conception inédit* », c'est-à-dire de logiciels sans précédent, permirent la création de ce chef-d'œuvre. « *Chaque étape de la construction a repoussé les limites d'une architecture codée pour inventer un bâtiment unique à la mesure d'un rêve* ».

Une architecture de pouvoir doit être imposante et stricte, une architecture de plaisance doit être légère, alors une école de musique doit être un piano !

Les frontières de la création architecturale ne sont que le matériau, la technique et l'imagination ; plus le temps passe, plus les limites semblent repoussées plus loin chaque jour, mais jusqu'où ? Les prouesses techniques et l'extravagance mère des sensations fortes, arriveront-elles à dépasser en renommée et en intemporalité les voûtes et les dentelles gothiques ? L'architecte de la Burj Khalifa de Dubaï (2e plus haute tour mondiale) a reconnu son infériorité face aux exploits techniques de la tour nord de la cathédrale de Chartres… Dans un millénaire, la Burj Khalifa sera-t-elle toujours aussi notable ? Toujours repousser les limites et tendre au plus extravagant, mais dans quel but ? ■

Fondation Louis Vuitton, 2014, Frank Gehry, © filiere

Les frontières d'aujourd'hui

Par Alban Smith

Nous passons notre temps à établir des frontières et des limites. Nous les traçons autour de ce qui nous appartient, mais aussi à notre convenance autour des autres. Elles sont aujourd'hui souvent l'objet de débats houleux, surtout quand il s'agit de confidentialité ou de pouvoir.

Une première approche de la frontière nous inspire l'idée d'une limite qui sépare deux choses différentes ou opposées. Mais le principe de frontière porte son lot d'ambigüités. Une frontière est ce qui sépare l'un et l'autre, et de ce fait, elle n'existe que si elle est partagée. Si elle sépare deux choses, elle les retient aussi l'une à l'autre. En les séparant, la frontière distingue et en ce sens elle définit. En effet, de même que nous "définissons un périmètre" ou "un terrain" en délimitant son étendue, de même, quand nous définissons un mot, nous en délimitons le sens.
Mais cela ne suffit pas pour percevoir tout le sens que peut prendre ce concept de frontières : sont-elles hermétiques puisqu'elles séparent ou plutôt poreuses puisqu'elles sont partagées ? À quel point sont-elles mobiles ?

> La limite est une frontière qui peut être repoussée, la borne est une frontière fixe et infranchissable

Faire de la frontière une borne ou une limite

Il y a deux grandes manières de considérer une frontière : limite poreuse ou limite hermétique. Kant propose une distinction intéressante entre la limite et la borne. Dans *Prolégomènes à toute métaphysique future* (1783), il présente d'abord la borne comme la frontière qui est sans au-delà, alors que la limite est la frontière qui

délimite un espace à l'intérieur d'un autre espace. Ainsi, la borne est cette frontière qui n'a qu'un côté, celui du connaissable. La limite est cette frontière qui sépare le connu de l'inconnu. Cette distinction est intéressante pour considérer la frontière : soit elle est la limite après quoi il n'y a rien, entendre après quoi nous ne pouvons et devons pas aller, soit elle est seulement la limite du connu, entendre seulement une limite mobile. La limite est une frontière qui peut être repoussée, la borne est une frontière fixe et infranchissable. Ces deux conceptions différentes de la frontière entraînent deux manières différentes de l'appréhender.

La Lunette d'approche, 1963, Magritte, © Le Monde

Si la frontière est seulement une limite personnelle, ou une limite du connu mais pas du connaissable – plutôt qu'une borne indéfectible – alors la frontière appelle à un dépassement. Dès que nous nous confrontons à une frontière, la confrontation est une invitation à la repousser. Nous pouvons dire avec Hegel *« établir une frontière c'est toujours la franchir »*.

Les frontières du public et du privé, entre voyeurisme et transparence

La frontière entre les sphères publique et privée est souvent discutée de nos jours. Cette limite définit ce qui relève de la sphère publique ou de la sphère privée. Il faut observer une tendance actuelle qui va d'un côté dans le sens d'une plus grande transparence : nous la réclamons aux personnalités politiques (sur leur passé, leurs relations, leurs moindre faits et gestes, etc.), aux entreprises à propos de leurs produits (l'origine, les conditions de production, etc.). Mais d'un autre côté, cette tendance est accompagnée du désir d'une plus grande confidentialité, c'est-à-dire vers le respect le plus strict de la sphère privée. Il semble presque que nous désirions tout connaître des autres et tout cacher de nous.

Cette question se pose d'autant plus dans notre temps marqué par la présence extrême des réseaux sociaux qui s'immiscent partout. Mais un

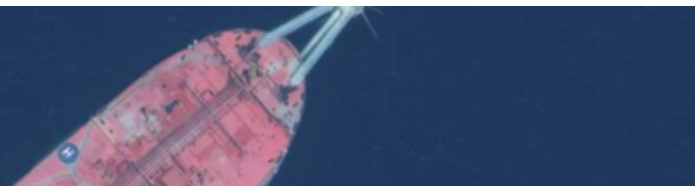
besoin de confidentialité a été exprimé récemment quand l'application de messagerie Whatsapp a voulu changer ses conditions de partage de données avec sa maison-mère, Facebook. Une vague d'indignation a créé une migration vers d'autres applications mettant en avant un meilleur respect de la confidentialité de ses utilisateurs ; Signal et Telegram, pour ne pas les nommer.

Cet appétit de transparence pour les autres et de confidentialité pour soi est un mouvement paradoxal. Il montre surtout toute l'ambigüité de la frontière entre la sphère privée et la sphère publique : elle est limite pour les uns et borne pour les autres.

Les frontières des pouvoirs

Une autre frontière très actuelle est mouvante : celle qui tente de séparer le pouvoir politique du pouvoir scientifique. La crise sanitaire a renversé une certaine hiérarchie qui pouvait exister entre les pouvoirs politique et scientifique : bien que ce dernier ait le devoir de protéger la population, le pouvoir politique doit aussi protéger la population mais également la gouverner (responsabilité sociale et économique). Nous comprenons bien que le pouvoir politique doit assurer davantage que seulement la protection sanitaire de la population. Ainsi, lorsque le pouvoir politique cède sa place au pouvoir scientifique, et cela même pour un temps limité, il commet une faute. Soit celle de ne considérer que l'enjeu sanitaire au sein d'une population, soit celle de penser que le pouvoir scientifique remplirait aussi bien que lui ses devoirs envers ceux qui l'ont choisi. Une hiérarchie entre les différentes autorités est nécessaire afin qu'un bien commun soit atteint.
Et il faut penser à Platon lorsque l'on traite de la hiérarchie entre ces deux pouvoirs en particulier. Dans le *Gorgias* (455b - 461a), Socrate demande à Gorgias qui, du médecin ou de l'orateur, parviendra à convaincre un malade de prendre son médicament. Et Gorgias de répondre que l'orateur parviendra toujours à mieux convaincre une assemblée grâce à l'outil de la rhétorique alors qu'un spécialiste ne saura s'adresser qu'à une audience instruite. Ce passage est intéressant en ce qu'il montre la puissance de la rhétorique : il souligne aussi que la rhétorique est un pouvoir qui doit être utilisé vers le bien, non pas à l'encontre des autres professions, mais à leur service.

En France, depuis le début de la pandémie, nous assistons à une lutte de pouvoirs : le Conseil scientifique Covid-19 face au pouvoir politique (et particulièrement l'exécutif). Cette lutte met en scène un premier pouvoir qui essaie de réfréner les désirs du second qui analyse la situation à travers le seul prisme sanitaire. Nous pouvons facilement nous imaginer cette lutte par un face-à-face entre Jérôme Salomon et Emmanuel Macron, un directeur général de la Santé (une direction rattachée au ministère des Solidarités et de la Santé), et un président de la République.
Cependant, les récentes décisions gouvernementales à l'encontre des volontés des figures sanitaires montrent qu'une certaine hiérarchie des pouvoirs semble se retrouver – et donne au texte de Platon une actualité percutante. ■



L'éternel retour frontiériste

Par Alain d'Yrlan de Bazoges

La frontière est, dans sa forme la plus simple, une séparation. D'un côté il y a quelque chose, de l'autre côté il y a une chose qui est autre. S'il nous vient rapidement à l'esprit la frontière terrestre séparant deux territoires, ce concept est considérablement plus vaste, et il convient d'explorer toutes ses dimensions, sous peine de se borner dans cet article au seul examen des conflits géopolitiques frontaliers.

Le terme frontière apparaît toujours un peu comme quelque chose de négatif, quelque chose qu'il faudrait dépasser. Diogène le Cynique et Emmanuel Kant promeuvent le cosmopolitisme et la fin des frontières, Fréderic Nietzsche et Julius Evola mettent en avant une Europe post-nationale, et le *punk* à chiens du parking d'Auchan chante les louanges du *no border*. Quels que soient l'époque, le lieu, la famille politique, il est toujours de bon ton de critiquer les frontières, qu'importe leur type, car un tel discours crée chez l'auditeur un élan. Faites tomber le mur, et la pulsion humaine d'expansion, d'exploration, de conquête s'emballe. C'est un discours très efficace, mais illusoire, car en faisant tomber une frontière, une limite, on en crée nécessairement une autre : la frontière entre ceux qui adhèrent à votre projet, les bons, et ceux qui n'y adhèrent pas, ou pas assez, les mauvais.

Comme un serpent qui se mord la queue, lorsque l'on détruit une frontière, on en crée nécessairement une autre, car c'est un concept nécessaire. On ne peut désigner quoi que ce soit qu'en désignant par là-même ce qui n'est pas ce que l'on désigne. L'existence ne peut être que dans un monde où la différenciation existe, comme chez René Guénon avec l'apparition de l'Empire du Démiurge, à savoir notre réalité, après la

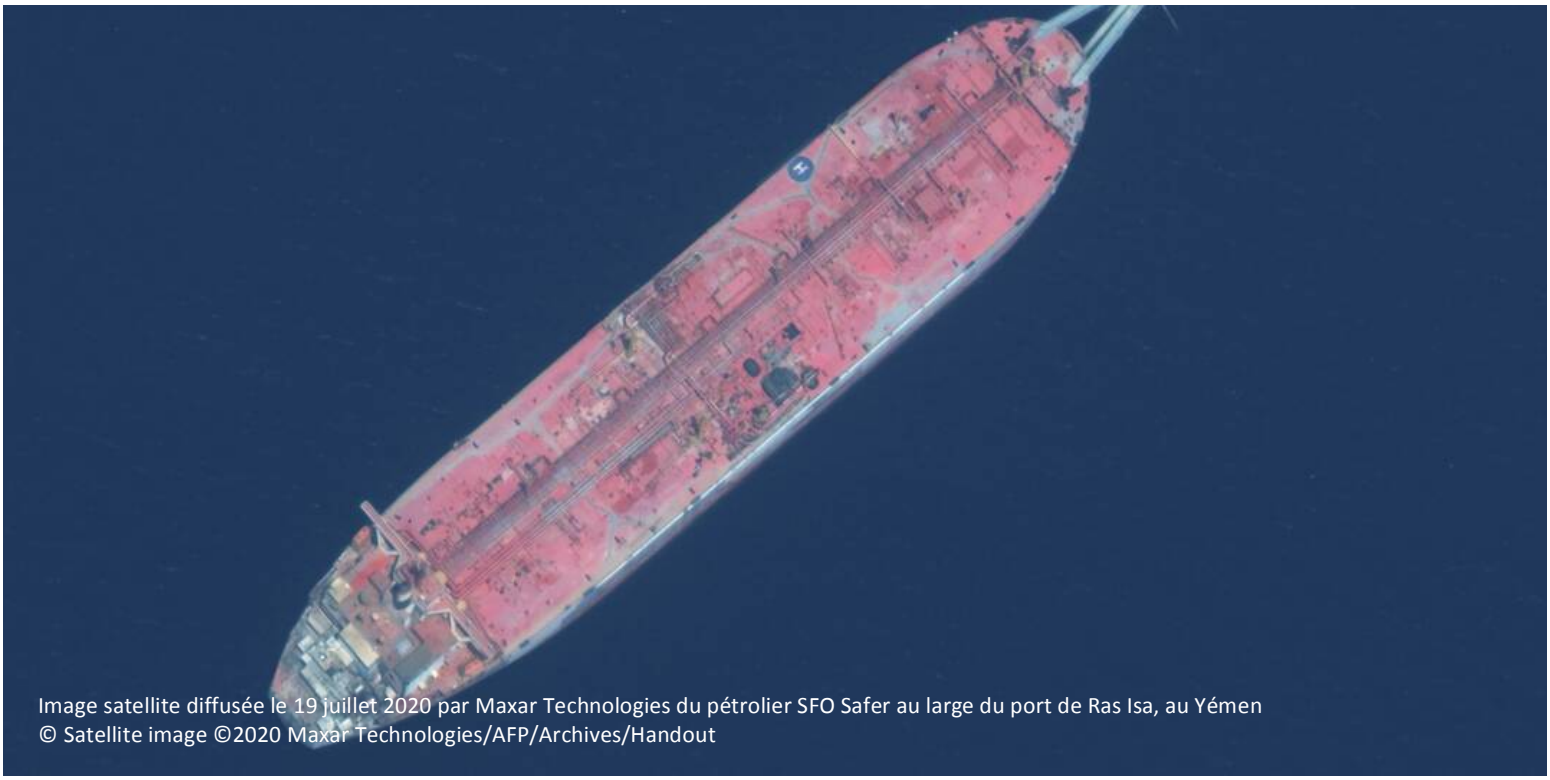


Image satellite diffusée le 19 juillet 2020 par Maxar Technologies du pétrolier SFO Safer au large du port de Ras Isa, au Yémen
© Satellite image ©2020 Maxar Technologies/AFP/Archives/Handout

substitution de la Multiplicité à l'Unité. Le *je* n'existe que parce qu'il est différent du *tu*, du *nous* et du *vous*, et cette différence se manifeste par la frontière physique qu'est l'enveloppe corporelle.

Une fois ces nécessité et variété de la frontière posées, nous pouvons facilement en trouver diverses illustrations dans l'actualité récente.

Par exemple, bien que souvent repoussées, les frontières morales ne tombent jamais vraiment, et ce que l'on peut maintenant qualifier « d'affaire » Duhamel nous le prouve bien. Même dans ce milieu si licencieux qu'est la haute bourgeoisie libérale-libertaire du faubourg Saint-Germain, il y a encore une frontière indépassable. L'interdit social de l'inceste, universellement reconnu comme nous le montre Claude Lévi-Strauss, résiste à toutes les tentatives de déconstruction, de questionnement, de relativisation. Au contraire, pour ce milieu si prompt au trans-frontiérisme, la réaction est des plus violentes. On exige la démission d'Olivier Duhamel, naturellement, puis on exige et obtient la démission de Frédéric Mion pour avoir couvert l'affaire.

Pour ce qui est des frontières terrestres, on a l'embarras du choix quant aux problèmes et conflits qu'elles peuvent causer, par leur tracé ou par les conséquences de celui-ci. Par exemple, l'Arménie et l'Azerbaïdjan se sont affrontés en fin d'année dernière pour la possession de la région du Haut-Karabagh, et la victoire de l'Azerbaïdjan début novembre a abouti à un changement dans le tracé de la frontière entre ces deux pays.

Si une frontière discutée peut aboutir à la guerre, elle peut aussi aboutir à l'inaction, comme on le voit dans le cas de ce *tanker* abandonné au large des côtes yéménites. Le *tanker* « FSO Safer » est en effet ancré depuis 2015 au large du port de Hodeida, au nord du Yémen. Officiellement, ce port et son espace maritime sont contrôlés par le régime internationalement reconnu du Sud, basé à Aden, mais dans les faits ce *tanker*

de la société nationale de pétrole yéménite est dans un espace contrôlé par les rebelles Houthis, basés à Sanaa. Les deux gouvernements yéménites se rejettent à l'avance la faute de l'inévitable catastrophe écologique qui risque d'arriver (si sa coque se brise, la cargaison du *tanker* provoquerait une marée noire quatre fois supérieure à celle de l'Exxon Valdez en Alaska en 1989), tout en revendiquant les fruits de la vente du pétrole à bord du *tanker*. Ce flou frontalier aboutit à une inaction totale de la part des deux parties, et les organismes internationaux ne peuvent qu'attendre l'inéluctable marée noire, les rebelles houthis empêchant la venue d'équipes de spécialistes qui pourraient réparer la cale endommagée.

La frontière peut aussi poser problème lorsqu'elle réapparaît. La frontière peut revenir dans les consciences avec une action étatique, comme c'est le cas actuellement avec la fermeture des frontières intra et extra-européennes par les gouvernements dans le but d'endiguer la propagation de la Covid 19 et notamment des variantes britanniques et sud-africaines. Si certains vont critiquer la lenteur de telles décisions, arguant que l'on aurait dû fermer ces frontières dès mars 2020 pour réellement arrêter le virus, d'autres pleurent la fermeture des frontières, comme les étudiants et expatriés à Londres, ou les *diasporas* maghrébines qui ne peuvent plus rendre visite à leurs proches âgés restés en Afrique, et que la Covid décime peu à peu.

Les frontières peuvent en outre se rematérialiser par l'action d'organismes indépendants, comme on a pu le voir avec la deuxième opération « Defend Europe » du mouvement Génération identitaire à la frontière pyrénéenne entre la France et l'Espagne.

Enfin, si le tracé et la renégociation des frontières terrestres fait toujours l'objet de la plus grande attention, on remarque par contraste le silence médiatique dans lequel s'opèrent le partage et la frontiérisation des espaces maritimes. Ainsi, l'on commente beaucoup plus le petit conflit frontalier du Haut-Karabagh, entre deux acteurs géopolitiques assez malingres, que les tensions en mer de Chine entre la Chine et le Japon, ou les tensions entre la Grèce et la Turquie en Méditerranée, dominées par la question des Zones Économiques exclusives (ZEE), codifiées en 1982 par la convention dite de Montego Bay. Ces ZEE sont pourtant une ressource stratégique considérable, apportant aux pays côtiers dans ces zones des droits souverains pour l'exploration et l'exploitation des ressources naturelles du sol et du sous-sol. Au vu de ces enjeux, il est surprenant de voir la très faible couverture médiatique sur l'ajout, annoncé la semaine dernière, de 150 000 km^2 au domaine marin français.

> C'est un discours très efficace, mais illusoire, car en faisant tomber une frontière, une limite, on en crée nécessairement une autre

Souvent critiquée, présentée comme dépassée ou oppressante, la frontière est au contraire un concept des plus actuels, pertinents et nécessaires. Plutôt que d'illusoirement appeler à son extinction, il convient d'embrasser ce qui est sans doute l'un des prismes analytiques les plus pertinents et efficaces. ■

ENTRETIEN EXCLUSIF

Pour une ouverture « *des cœurs et des esprits* »

Interview menée par Ysende Debras et Alban Smith

Dans un entretien accordé en exclusivité au journal La Fugue*, Camille Romain des Boscs a accepté de nous parler de Vision du Monde. Elle dirige depuis 2014 cette ONG qui est la première association de parrainage d'enfants au monde.*

Samedi matin, 10h10, Camille Romain des Boscs allume sa caméra et nous voyons passer en arrière-plan un de ses trois enfants : ses activités de défense des droits des enfants dans le monde ne semblent pas l'empêcher d'assurer l'éducation de ses propres enfants. Mère de famille, détentrice d'un master en histoire contemporaine, directrice d'une association à l'action internationale, Camille Romain des Boscs est assurément une femme remarquable. Par-delà les frontières physiques, elle engage depuis dix ans toute la force de son esprit et de son cœur dans la défense des plus démunis avec l'association Vision du Monde et la confiance de 35 000 donateurs en France.

Camille Romain des Boscs

Que diriez-vous des 10 années passées au sein de l'association ?

Ce sont 10 années qui ont été intenses dans une association passionnante, tant au niveau des missions que de sa vision des choses. Nous y vivons avec beaucoup de professionnalisme une conception très belle et concrète de l'aide à l'autre. Pour ma part, j'essaie d'apporter mon cœur et mon intelligence à cette aventure pour que l'expérience du don soit une expérience qui transforme non seulement les conditions de vie des personnes aidées, mais aussi les cœurs.

La fermeture des frontières a perturbé le lien entre les donateurs et les enfants.

Votre action consiste à organiser le parrainage d'enfants par des donateurs pour les soutenir financièrement, et si nous vous comprenons bien il n'est pas qu'un lien matériel…

…Exactement, c'est un don incarné : une personne donatrice a un ou une filleule qu'elle soutient financièrement, mais qu'elle encourage aussi à travers une correspondance plus ou moins régulière ; elle aura aussi la possibilité de rencontrer son filleul si elle le souhaite. Il y a ainsi un soutien moral qui s'instaure entre le parrain ou la marraine et l'enfant. Cependant, quand vous soutenez un enfant, vous soutenez aussi sa communauté, car le don lui profite ainsi qu'à l'ensemble de sa communauté. Il représente aussi sa communauté et nous pouvons dire que pour 1 enfant parrainé, ce sont en fait 5 enfants qui profitent de votre don. Il y a une double dynamique au sein de notre œuvre.

Comment votre projet apporte-t-il concrètement une aide à l'enfant puis à sa communauté ?

Les projets menés par Vision du Monde ont pour objectif d'améliorer les conditions de vie des enfants, mais aussi d'éliminer les causes structurelles de la pauvreté pour instaurer un changement durable dans le quotidien des populations concernées.
En ce qui concerne la scolarisation des enfants dans les régions pauvres par exemple, ce qui nous intéresse le plus n'est pas tant de construire une école, mais de comprendre pourquoi les enfants ne vont pas à l'école. Il peut y avoir des biais culturels mais c'est souvent à cause d'un accès à l'eau difficile : les petites filles vont chercher l'eau à des kilomètres, ce qui les empêche d'aller à l'école. Ou encore, certaines adolescentes ne peuvent pas aller en cours lorsqu'elles ont leurs règles car l'école n'est pas équipée de toilettes. Nous cherchons à comprendre la chaîne de causalité qui explique le problème sur lequel nous nous penchons.

Quelles priorités fixez-vous aujourd'hui au sein de votre projet humanitaire ?

Tout est très lié, il est donc difficile de répondre de manière univoque. Aujourd'hui, la pandémie a exacerbé les violences faites aux enfants. Dans certains pays, l'école est fermée depuis des mois et les enfants sont enfermés chez eux ; pour information, on a observé une augmentation de 30% des mariages d'enfants.

Vision du Monde

Notre enjeu principal, c'est la protection des droits fondamentaux des enfants : qu'ils puissent grandir dignement parmi les leurs et qu'ils aient des perspectives d'avenir. La protection au sens large est un sujet fort cette année, dans la mesure où la pandémie a entraîné la paupérisation de nombreuses zones.

Dans quelle mesure votre action s'exerce-t-elle aussi en France ?

En France, Vision du Monde organise surtout des actions de sensibilisation pour que les gens soient informés et qu'ils puissent participer à l'action que nous portons. Nous avons aussi la Fondation Vision du Monde qui, en France, travaille en collaboration avec d'autres associations pour lutter contre la violence faite aux enfants. Mais notre domaine d'action se situe plutôt dans les pays où les populations font face à des défauts structurels ; notre mission ici a plus un rôle de lanceur d'alertes, comme je le disais tout à l'heure : opérer une transformation des cœurs et des esprits.

> Ce pour quoi j'œuvre, [...] c'est un monde de dignité et de choix dans lequel les frontières que peuvent représenter le manque d'éducation et de formation ne seraient plus un problème.

Pour en venir au sujet de réflexion du mois choisi par *La Fugue*, quelle conception de la frontière peut avoir une ONG qui exerce son activité dans 97 pays à travers le monde ?

À vrai dire, nous nous intéressons moins à la frontière pour elle-même qu'à ce qui se passe entre ces frontières ou autour d'elles. Les pauvretés et les inégalités que nous combattons résultent très souvent de conflits intra-étatiques : combats pour l'accès aux ressources, rivalités ethniques, etc. Je dirais que pour nous, le sujet n'est plus la frontière aujourd'hui, mais plus les causes profondes des conflits qui font ensuite que des personnes cherchent à passer ces frontières.

La fermeture des frontières liée au contexte sanitaire gêne-t-elle votre action ? Si oui, dans quelle mesure ?

Notre mode de fonctionnement nous permet de continuer d'exercer notre activité malgré les nouvelles contraintes frontalières. Nous

fonctionnons depuis toujours en nous appuyant sur des équipes locales qui vivent au plus près des projets et des populations que nous aidons. Cependant, il faut aussi prendre en compte les mesures instaurées par les États à l'intérieur des frontières : les couvre-feux - au Sénégal par exemple - gênent forcément une partie de notre activité. Par contre, la fermeture des frontières a perturbé le lien entre les donateurs et les enfants. Et c'est un principe important de notre association car ce lien enrichit le donateur et apporte un soutien psychologique essentiel à l'enfant. En Mongolie par exemple, cela fait des mois qu'il n'y a pas eu d'échange entre les enfants et leurs parrains car le courrier n'est même plus acheminé.

Le sujet n'est plus la frontière aujourd'hui, mais plus les causes profondes des conflits qui font ensuite que des personnes cherchent à passer ces frontières

Quand estimez-vous que votre objectif est atteint et que vous pouvez retirer vos équipes locales ?

Le but est de ne plus avoir de boulot ! Nous cherchons à rendre ces communautés autonomes dans un travail de partenariat. Dans un premier temps nous évaluons avec les populations les problèmes et la façon dont nous pouvons les résoudre ; cette phase "d'audit" dure environ deux ans. Ensuite, nos programmes s'étendent sur un temps long, une grosse dizaine d'années, pour avoir le temps d'engager des actions structurelles. Le but n'est pas de se substituer à l'État, mais de renforcer la société civile (professeurs, etc.) dans le respect des fonctionnements locaux pour ensuite entraîner un investissement des structures étatiques.

À long terme, quelle vision du monde avez-vous pour tous ces enfants à qui vous apportez une aide considérable ?

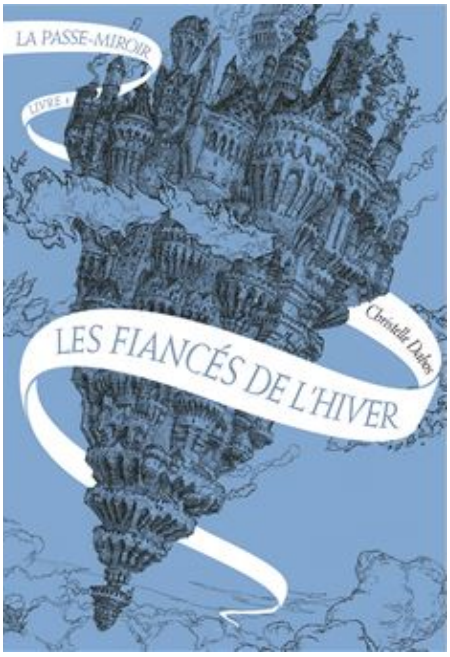
(Un temps)… En ce moment les indicateurs sont plutôt inquiétants… ce pour quoi j'œuvre, à la fois dans ma famille et dans mon activité professionnelle, c'est un monde de dignité et de choix dans lequel les frontières que peuvent représenter le manque d'éducation et de formation ne seraient plus un problème. Si dans 50 ans Vision du Monde n'existait plus, ce serait bon signe, mais je ne suis pas naïve. ■

NOS COUPS DE CŒUR …

La Passe-Miroir par Christelle Dabos

Par Apolline Debras

La Passe-Miroir est une saga qui émerveille tant par la richesse de son univers que par la profonde psychologie de personnages étonnants. Les amitiés y sont inattendues, les personnages vils ou sublimes, et les rebondissements inoubliables. Se plonger dans le monde d'Ophélie, le personnage principal, c'est traverser les miroirs avec elle, c'est lire les objets à travers ses mains et les mots bien choisis de l'auteure (Christelle Dabos), c'est prendre part aux intrigues de cour, en subir les injustices avec les personnages, désirer avec eux changer un monde où des familles aux multiples pouvoirs s'affrontent à mort. C'est surtout se prendre d'affection pour l'héroïne, ses lunettes, son insolente écharpe, ses maladresses, ses humeurs et son courage de petit bout de femme parfois engourdie mais profondément vaillante. L'univers magique, joli et fourni de la saga ravit, et le seul danger est sûrement de s'y attacher un peu trop fort. Heureusement, l'auteure a su mettre en garde le lecteur en l'incitant à prendre avec des gants les émotions qui y sévissent. ■

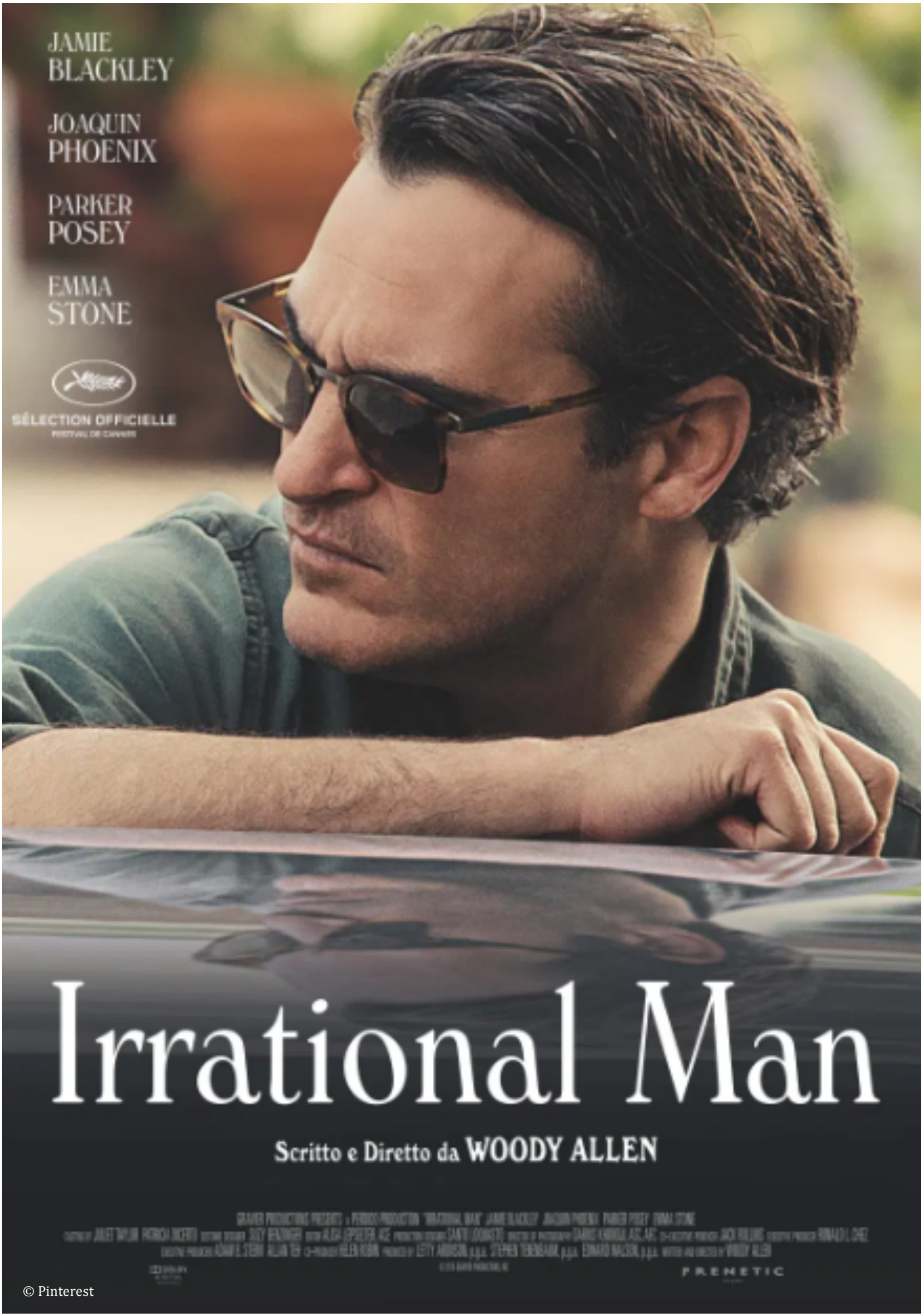


Irrational Man

Par Charlotte Chomard

L'ennui existentiel d'un homme peut mener très loin… comme dans ce film où le brillant Joaquin Phœnix joue un professeur de philosophie bedonnant et désabusé. Abe Lucas est le parfait exemple de l'errance humaine. Après une vie entière à essayer de comprendre notre monde et ses rouages grâce aux plus grands philosophes, cet éminent professeur se retrouve face au vide d'une existence sans but qui la transcende. Il boit, joue sans cesse avec le cynisme et semble s'être résigné à vivre les jours les uns après les autres dans l'ennui et le dégoût des choses. Jusqu'à cet instant fatidique, dans un restaurant, où sa vie bascule. Et la fin justifiera les moyens... Woody Allen semble ici flirter avec ses premières amours comme Match Point. Ce film offre un véritable plaisir coupable, délicieux et noir ! Il nous entraîne dans une sorte de danse macabre où tout est subtil et savoureux. Mais derrière cette esthétique légère et envoûtante, se cache une profonde réflexion sur la notion de justice. Jusqu'où pouvons-nous faire justice nous-mêmes ? Avons-nous le droit de souhaiter la mort d'un homme mauvais ? Sommes-nous capables de justifier voire de pardonner des actes inacceptables s'ils sont faits dans un but de bien commun ? Ce sont autant de questions que posent ce film et qui vous permettront à l'occasion de combler votre ennui existentiel, bref je recommande chaudement. ■

Abe Lucas interprété par Joaquin Phoenix, Irrational Man, © TEA

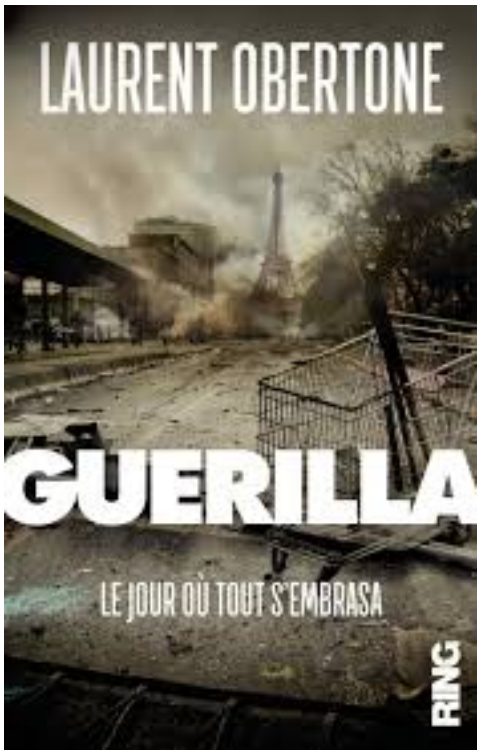

JAMIE
BLACKLEY
JOAQUIN
PHOENIX
PARKER
POSEY
EMMA
STONE
SÉLECTION OFFICIELLE
Irrational Man
Scritto e Diretto da WOODY ALLEN
FRENETIC

© Pinterest

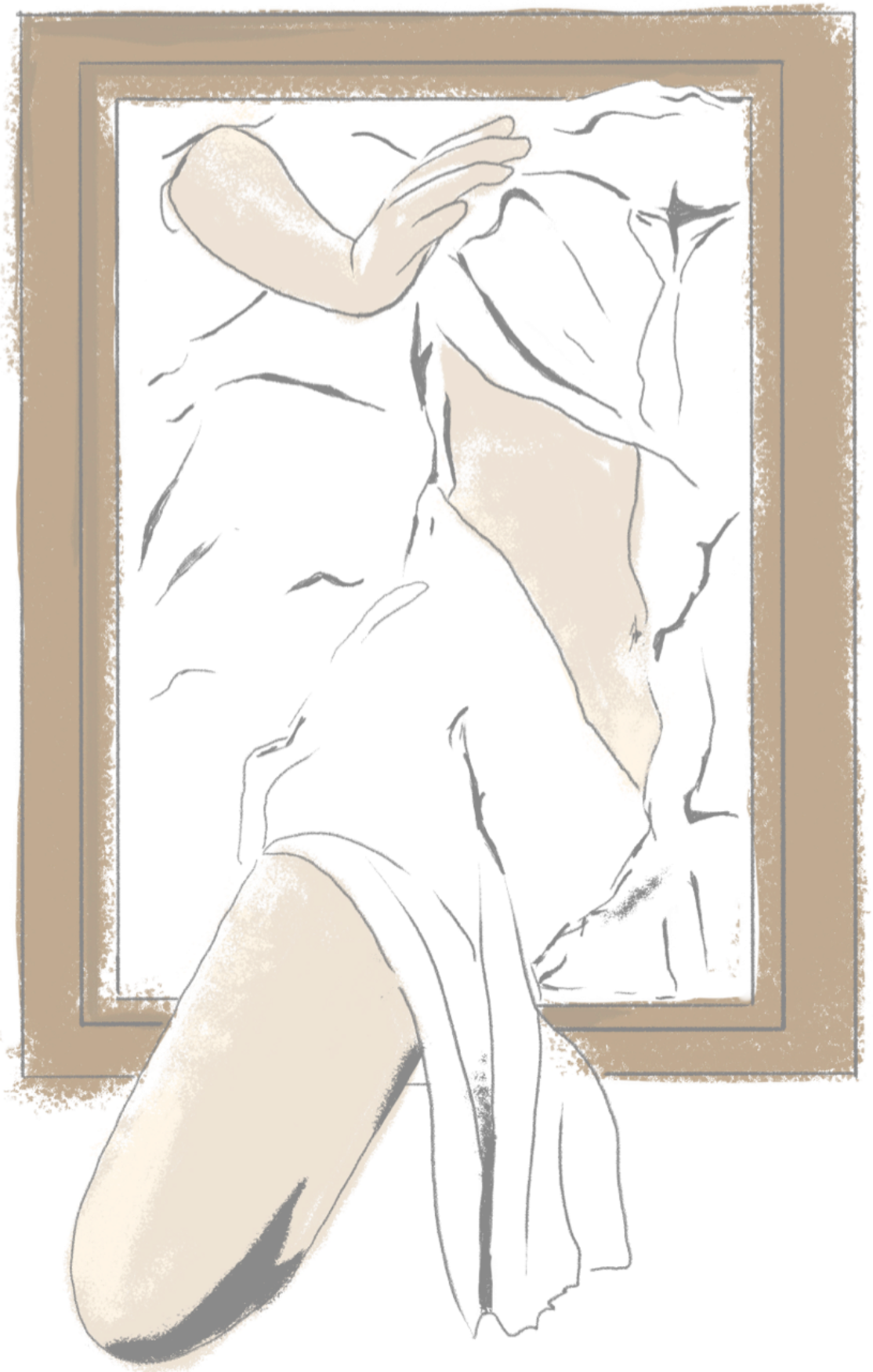
Guerilla par Laurent Obertone

Par JB d'Arvieu

Un contrôle de police qui dérape dans une cité qui n'a de "sensible" que l'appellation, et c'est toute la France qui s'embrase. Comme les Gilets jaunes ? Comme le mouvement BLM ? *Guérilla* c'est beaucoup plus fort que ça. C'est l'aveuglement d'un pays entier face à son asservissement progressif, c'est le renversement d'un système à bout de souffle, par les "minorités" à qui la tolérance, le vivre-ensemble, les aides sociales ne suffisent plus. Laurent Obertone dépeint l'enfer de la guerre civile qui s'annonce, guerre prévue par les renseignements français sur les travaux desquels s'appuie l'auteur. Une guerre sans chef, décousue, mais d'une violence inouïe, où le chaos prend le pas sur les restes d'une république qui n'est plus que la caricature de ce qu'elle rêvait d'être. Une guérilla où la jeunesse est enfermée dans les stéréotypes qui lui font nier l'évidence, où le terrorisme règne en maître, où chacun doit lutter pour sa vie et uniquement sa vie.



Guérilla c'est *1984*, une contre-utopie formidable qui choque, qui éclaire ce qui est pourtant sous nos yeux, si près que l'on s'y habitue au point de ne plus le voir. *Guérilla* nous fait prendre conscience du danger qui guette la France, de la nécessité d'agir en conséquence, et de tout faire pour que cette œuvre ne devienne pas un roman d'anticipation. *Guérilla* c'est bientôt 2084 et c'est effrayant. ■



Nous contacter :
lafuguelejournal@gmail.com

Nous suivre sur Facebook et Instagram :
lafuguejournal